



Tombeau de messire Laurens de Galles,
seigneur du Mestral, du Viuier, & de Voiron;
occis deuant la ville de Cremieu,
en Feurier 1590.

Donnez à pleines mains des Lys & des Lauriers,
Que ie couure de fleurs ceste Fleur des guerriers,
Ce braue enfant de Mars, ieune sion des Galles,
Qui rendit en dix ans ses louanges esgales
Aux honneurs meritez de ses nobles ayeux,
Dont le renom franchit la nuit des siecles vieux.

Ie ne veux point de pleurs: qui meurt dedans les armes
Est plus digne de los qu'il n'est digne de larmes:
Laiſſons plaindre & pleurer les meres dont les fis
Par ce vaillant Achille ont esté desconfits,
Lors qu'au gros des combats, eslancé comme un foudre,
Il les renuersoit morts dans le sang & la poudre.

Il n'arriuoit encore aux iours de son Prim-temps,
Et à peine passoit le terme de seze ans,
Que, nourri dans le sein des Musés & des Lettres,
En ſçauoir & raisons il surmontoit ses maîtres.

Ce que la main supreme a baſti dans les Cieux,
Tant de prompts mouuemens qui deçoient nos yeux,
Les logis du Soleil, les dances meſurees
Des Aſtres, attachez aux voutes azurees,

Exulley

Tombeau de messire Laurens de
Galles,
seigneur du Mestral, du Vivier, & de
Voiron ;
occis devant la ville de Cremieu,
en Fevrier 1590.



*Onnez à pleines mains des Lys & des Lauriers,
Que je couvre de fleurs ceste Fleur des guerriers,
Ce brave enfant de Mars, jeune sion des Galles,
Qui rendit en dix ans ses louanges esgales
Aux honneurs meritez de ses nobles ayeux,
Dont le renom franchit la nuict des siecles vieux.*

*Je ne veux point de pleurs : qui meurt dedans les
armes*

*Est plus digne de los qu'il n'est digne de larmes :
Laissons plaindre & pleurer les meres dont les fis
Par ce vaillant Achille ont esté desconfits,
Lors qu'au gros des combats, eslancé comme un foudre,
Il les renuer soit morts dans le sang & la poudre.*

*Il n'arrivoit encore aux jours de son prim-temps,
Et à peine passoit le terme de sexe ans,*

*Que, nourri dans le sein des Muses & des Lettres,
En sçavoir & raisons il surmontoit ses maistres.*

*Ce que la main supreme a basti dans les Cieux,
Tant de prompts mouvemens qui deçoivent nos yeux,
Les logis du Soleil, les dances mesurees
Des Astres, attachez aux voutes azurees,
Artisans des destins, la I une au front cornu,
Et son object instable estoit de lui cognu.*

*Sa memoire tenoit, ainsi qu'en une table,
Toutes les regions de la terre habitable,
Les plages & les mers, les fleuves & les monts,
Les fertiles terroirs, ceux qui sont infeconds,
Les plantes les metaux, & des fameuses villes
Les Magistrats, les loix & Polices civiles :
Et, sans avoir couru plus loin que de tes murs,
Paris, il cognoissoit, mieux qu'Ulysse, les mœurs
Des peuples estrangers ; il sçavoit leurs histoires,
Leurs grandeurs, leurs Estats, leurs pertes & victoires,
Leur naissance & leur fin. Des belliqueux Gaulois,
Depuis que Pharamond nous apporta ses Loix,
Il racontoit les noms, les progres & les gestes,
Qui les ont, comme Hercule, assis aux rangs celestes :
Ces Charles, ces Louïs, terreur de l'Univers,
Dont le sceptre a battu tant d'ennemis divers,
Estoient tous ses discours ; & les palmes hautaines
De ces vieux champions, valeureux capitaines,
Qui, suivans de leurs Rois l'Oriflam redouté,
Ont maint & maint païs à la France adjouté ;
Qui pour la foi de Christ, mesprisans la fortune
Et le marbre inconstant des plaines de Neptune,
Delaissèrent chez eux tout ce qu'on a de cher,
Et furent en Syrie un haut renom chercher.*

*Qu'il sçavoit bien ta vie, ô Y soard de Galles,
Qui passas des premiers les mers Orientales,
Et des premiers forças la bresche de Sion :
Dieu ! qu'il vantoit l'ardeur de ta devotion,*

*D'avoir quitté tes biens, tes enfans, & ta femme,
Prodigue de ton sang, avare de ton ame :
Qu'il s'estimoit heureux que d'un fil bien tissu
Par la suite des ans, il se peut dire yssu
D'un si preux Chevalier, & de ces autres Galles
Y viën & Gaubert, connus par les annales.*

*Il sçavoit tous les faicts de ceux de sa maison,
De Pierre, que l'Anglois fit mourir en prison,
De Jean, qui recevant mainte playe honorable
A Monleri, s'acquit un renom perdurable ;
Et marquant par sa mort sa valeur & sa foi,
Tout espuisé de sang cheut aux pieds de son Roi ;
Comme fit Jean son fils sur les rives du Tare,
Quand des Italiens l'insolence barbare
Voulut fermer le pas à Charles invaincu ;
Là ce vaillant guerrier receut dans son escu »»
Plus de traits, plus de coups que Sceue, qu'on renomme,
N'en receut, combattant pour le vainqueur de Romme.*

*Il sçavoit tout cela : dont un bouillant desir
D'ensuivre ces hauts faicts vint son ame saisir.*

*Quoi, donques, Apollon, les Muses & Mercure
Me retiendront, dit-il, tousjours à l'ombre obscures
Et les trompeurs appas de mes livres sorciers
Me feront forligner de tous mes devanciers ?
Sera, donc, de ma main la racine coupee
De tant de verds Lauriers acquis par leur espee
Je vois encor chez moi les brands & les harnois
Dont deux de mes ayeux combattans autresfois
L'un aux champs de Ravenne, & l'autre à Serizoles,
Se firent admirer aux bandes Espagnoles.
Je garde encor l'Idee entiere en mes erprits
De ce grand Olivier de qui l'estre j'ai pris,
Qui insqu'au dernier jour endossa la cuirace,
Sage, heureux, & vaillant : Et donc, fuyant leur trace,
Je cacherai ma vie, estonné des combats ?
Ha ! non, plustost je veux qu'un glorieux trespas,*

*Pour l'honneur de mon Roi, m'emporte entre les armes,
Que croupir, cazanier, enyuré de vos charmes :
Adieu, muses, adieu, j'abandonne vos arts,
Vos Lauriers ne sont point si beaux que ceux de Mars :
Je quitte de bon cœur l'isle de Lycomedé,
Et ne veux imiter celui que Palamede
Sagement découvrit n'estre privé de sens,
Quand pour n'aller à Troye il labouroit les champs,
Et, feignant n'estre propre aux ruses de la guerre,
Semoit, en lieu de grain, du sel dessus la terre.
Plustost j'irai chercher aux païs estrangers
L'honneur, qui ne s'acquiert qu'au milieu des dangers :
Plustost j'irai trouver les occasions belles
Sur les bords du Danube, où les Turcs infideles,
Eslevans leur Croissant, ont brisé les Autels,
Et banni le saint Nom du Sauveur des mortels :
Plustost le Rhin fuyant dans le sein d'Amphitrite
Me verra sur sa rive, où l'Espagnol irrite
Les Bataves vaillans, que jadis les Romains
N'ont sceu du tout ranger sous l'essor de leurs mains.
Mais, ô France fertile en guerres intestines,
Qui contre ton repos si fierement t'obstines,
Tu ne fournis que trop de sujet aux soudars,
Tes champs ne sont que trop les theatres de Mars ;
Tant les divisions, la peste des Empires,
Font que contre ton bien toi-mesme tu conspires.
Je veux, donc, pour mon Roi, le plus grand des Humains,
Armer mon cœur d'audace, & de glaive mes mains.
O, bien-heureux esprits, chers esprits de mes peres,
Favorisez mes vœux & les rendez prosperes ;
Au travers des torrens, des feux, & des rochers
Je suivrai vostre trace : Et vous, mes freres chers,
Que je devance en âge & non pas en courage,
Allons-nous opposer tous trois à cest orage :
Et, suivans ce grand Prince aux armes si connu,
Que le droict de nos Rois soit par nous maintenu :*

*Tousjours, en toutes parts nos Rois nous soient augustes,
Tousjours souffrons leurs loix, soient iniques ou justes ;
Et pour loix recevons leurs hautes volonte ;
C'est pour eux que l'espee est ceinte à nos costez :
La seurté de leur sceptre & garde de l'Empire,
C'est tout l'heur & l'honneur où mon desir aspire,
De mourir en leur nom, les armes dans le poingt ;
Du sang pour eux versé la gloire ne meurt point.*

*De ces masles propos son ame il aiguillonne,
Son esprit s'en esmeut, tout son sang en bouillonne,
Plus il n'aime plus rien que les glaives trenchans,
Il part, & laisse a part les Muses & leurs chants,
Vient au camp de la Mure, assise en Matezine,
Que le Drac mugissant de son onde voisine,
Que le pont de Cognet & celui de Pontaut
Enferment dans les monts & de Serre & de Haut.
Là Mars est en fureur, là maint bruyant tonnerre
Bat la foible muraille & fait trembler la terre ;
Rend les flancs aveuglez, les remparts decouverts,
Et les chemins d'honneur aux guerriers tous ouverts :
La place est toute en feu, l'air tout autour resonance ;
La Mort, non jamais soule, en mille endroits moissonne
Assiegeans, assegez ; sa faux par tout paroist,
Et plus elle en abbat, plus sa fureur accroist :
Les uns d'un plomb fatal achevent leur journee
Les autres, foudroyez, ainsi que Capanee,
Restent dans le fossé qui leur sert de tombeau :
En peut-on desirer un plus digne ou plus beau ?
L'un court à la tranchee, où sans cesse lon tire,
L'autre, chargé de coups & d'honneur, s'en retire :
L'un recognoit la bresche, & la jugeant de pres,
La trouve raisonnable : on dresse les apprests,
Le soldat assiegé, courageux, la rempare,
Le soldat assiegeant à l'assaut se prepare.*

*Là ce tyron de Mars, d'un cœur bouillant & prompt,
Comme il fallut donner, se range au premier front,*

Marche, & bien que d'abbord il ait la main percee,
Se fait voir des premiers sur la bresche forcee :
Les feux, les cris, les bruits, les meurtres, ni l'horreur
Des morts & des blessez, ni l'aveugle fureur
De la fiere Ennyon n'empeschent qu'il ne perse
Le gros des assaillis portez à la renverse ;
Se faisant faire jour par la force & le fer,
Tout martelé de coups il sort de cest Enfer,
Non autrement qu'Hercule yssit de la caverne
Et des feux ensoulfrez du tenebreux Averno,
En despit de Pluton arbitre de la mort ;
Ce guerrier genereux, surmontant tout effort,
Donne, suit, & poursuit, gagne une large ruë,
Pousse, & tant qu'il en reste il chasse, & tuë, tuë :
La place, en fin, est prise ; Et le los publié
Du brave du Mestral n'est de nul oublié.
O, primices de Mars, douce & trop douce amorce
D'une nouvelle gloire, ô que grande est ta force
Dedans un jeune cœur, que la victoire espoind !
Ce guerrier ne sent plus en l'ame d'autre soing
Que l'amour de Bellonne & le choc des vacarmes,
Et n'estime autre part l'honneur que dans les armes.

Mais, un rayon de Paix ici bas abondant,
Alla de ses desseins les effects retardant :
On te veid, belle Vierge ; on te veid, sœur d'Astree,
Ainsi comme un esclair, luire en nostre contree :
Comme une fleur d'Avril à peine on t'apperceut,
Que la France mal sage, en mainte part conceut
La discorde à cent chefs, & bientost avortee,
Cent Monstres parturit d'une seule portee :
Ton beau jour disparut, la nuict pleine d'erreur,
La guerre, le tonnerre allumé de fureur,
Les vents s'entrebattans, & la tempeste horrible
Font eslever soudain un orage terrible :
Les François se desfont, & de malheur comblez,
Tournent le fer contre eux, tant leurs cerveaux troublez

D'ambition, de haine, & d'esperance fole,
De leur sain jugement ont perdu la boussole.
Le feu que l'ire souffle, esteindre ne se peut,
Ni raison ni conseil, aveugle, elle ne veut,
Tout devoir, tout respect sans respect elle foule,
Ne se paist que de sang, & n'en est jamais soule ;
Tout se croule en desordre, ou se pille, ou se pert,
Ou se brusle, ou se gaste ; de rien plus ne sert
La majesté des Loix, qui du glaive menace
Des rebelles mutins la temeraire audace : .
Nulle posterité jamais n'approuvera
Tant de maux qu'ils ont faits, ni jamais les taira.
Le desbord forcené, la rage transportee
Jusques au flanc du Roi sa fureur a portee.
Quoi, donc ? l'Oingt du Seigneur ne sera garanti ?
Sera le saint respect du sceptre aneanti ?
O, Ciel ! quelle inconstance aux fortunes humaines !
Donc, les Rois de leur throne ont des cheutes soudaines ?
Comme les hauts sommets sont aux vents exposez
Comme on void les rochers à la mer opposez
Estre minez, creusez & rebattus de l'onde,
Ainsi fait la Fortune aux Empires du monde ?
Et tout dessous sa rouë est en fin abismé ?

Durant ce fortunal du Mestral animé
D'un genereux desdein, pour l'honneur de son Prince
S'arme, court, & s'oppose à ceux qui la Province
Du fertile Dauphiné pensent faire perir :
Il veut par ses travaux la louange acquerir
De vaillant & fidele, & veut perdre la vie
Pour accroistre sa gloire & sauver sa patrie.

Polydamas, qui l'aime à l'esgal de ses yeux,
Qui void que tout ce mal vient du conseil des Dieux
Contre nous irritez d'une juste colere,
Le retient, l'admoneste, & sa fougue tempere ;

Cesse, ô second Hector, de te precipiter
Dedans tant de hasards : la main de Jupiter,

Qui les maux & les biens sur les hommes deploye,
Les feux de ces malheurs rendra des feux de joye :
Mais garde que le sort t'en oste le loisir,
Te desrobant la vie & à nous tout plaisir.
Quand la Parque une fois nostre trame a coupee
Plus jamais plus pour nous sa main n'est occupee.

Je vei n'a pas long temps sur le haut de ta tour
Un Gerfaut, reconnu des chasseurs d'alentour,
Qui mainte & mainte proye avoit desia ravie ;
Je le vois eslever pour combattre la vie
D'un Heron passager, le Heron se haussant
Gagnoit lair & le vent, & Gerfaut puissant,
Remontant au dessus dans le sein de la nuë,
Comme un trait, comme un feu fit sur lui sa fonduë :
Mais, ô pauvre Gerfaut ! je te vois attaché
Dans le bec du Heron sous son aile caché :
Le vainqueur & vaincu cheurent morts sur la terre.
Telles sont bien souvent les fortunes de guerre :
J'aprehende l'augure, il ne faut mespriser
Jupiter, qui nous veut du futur aviser.
Alenti donc ta course, oi ma voix, & de crainte
Delivre ton Voiron & tes amis de plainte ;
Ton Voiron qui t'adore, où tes premiers ayeux
Furent jadis auteurs de tant de demi Dieux
Et la Morge qui lave en passant ses murailles
T'adjurent d'éviter le peril des batailles.

Desia Montelimart t'a veu dans ses fossez,
Desia Monteleger aveu par toi poussez
Et rompus cent chevaux commandez par Vachere :
la le chasteau d'Estoile, où ceste teste chere
Ton beau-frere Charpeil se trouvoit assiegé,
S'est veu par ton secours bravement degagé,
Et l'Estranger par toi de Mirabel exclurre :
Ja le camp de la Mure, & de Chorges, & d'Eurre
T'ont veu sur les rempars des premiers assaillans :
Et l'antique Vienne, où les Romains vaillans

*Dressoient leurs appareils pour subjuguier la Gaule,
A veu sa garnison fuyant, tourner l'espaule
A ton bras foudroyant, dont ton nom redouté
Hautement fut loüé d'un & d'autre costé,
C'est assez pour l'honneur. Qui si souvent retente
Fortune & ses faveurs, void tromper son attente.*

*Lui, d'un front sourcilleux & d'un œil offensé,
Plein d'un noble dessein : Es-tu donc insensé,
Respond-il, de vouloir rompre mon entreprise,
Que le Ciel, que le Droict, que l'honneur favorise ?
Qu'aux oiseaux : j'obeïsse ? Et de quoi me chaut-il
S'ils vont à droite ou gauche annonçant le peril ?
Or' que l'autorité de mon Prince occupee
Demande à sa defence & nous & nostre espee,
Que les peuples armez de flammes & de fer
Veulent, sujets felons, de leur Roi triompher,
Faut-il cesser de peur du mal qu'on se figure ?
Combattre pour son Prince est un tres bon augure :
Heureux qui peut finir ses jours en le servant.
Pourquoi m'iroi-je ici des combats preservant ?
Pour vivre plus long temps ? Assez vit qui sa gloire
Grave de son espee au marbre de memoire.
Recercher les perils & se jetter dedans,
C'est ce qui nous fait vivre & revivre mille ans :
Ainsi le preux Hector, ainsi le preux Achille
Se feirent immortels, l'un defendant sa ville,
L'autre la combattant : ainsi doit un guerrier
Desirer le cypres pour l'amour du Laurier.
Voila contre les ans, voila le seul remede ;
Fuyons donc ce doux mal qui les Mortels possede
L'aspre amour de la vie, & mesprisons le sort ;
La vertu tend au Ciel, & la peur à la mort.*

*Ainsi tout embrasé d'une ame prompte & vive,
Aux portes de Cremieu le chevalier arrive :
Cremieu, riche d'honneur, pour avoir quelques fois
Dedans ses murs receuz nos Dauphins & nos Rois,*

*Et de qui la belle isle en ses champs loge & compte
Mainte brave Noblesse aux armes tousjours prompte.*

*Jà l'alarme est dedans, & jà de toutes parts
Trompettes & tambours ouvrent le champ de Mars,
La courtine est bordee, & la campagne larg
Se couvre de guerriers qui sortent à la charge :
Le jeune Iphidamas eschauffé d'un beau sang,
Devance de six pas le front du premier rang :
On void le champ décroistre, & les troupes guerrieres
S'affronter & s'ouvrir de leurs lances meurtrieres :
On se rompt, on se tuë, & la gresle de coups
Hommes, armes, chevaux met s'en-dessus dessous :
Du Mestral, invaincu, maint guerrier de sarçonne :
Ainsi qu'un fier Lion que la faim espoinçonne
Ses jubes herissant, court dans les prez herbeus,
Et se lance beant sur un troupeau de bœufs,
Qu'il escarte & deschire : ainsi dedans la troupe
De ceux qui sont sortis il donne, frappe, coupe ;
Nul ne l'ose aborder, qui ne sente soudain
Que le foudre est mortel qui despart de sa main,
Mesmes son regard tuë, & bien que sur la face
il porte d'Apollon & les traits & la grace ;
Toutefois, aux combats redoublant sa vigueur,
Il a les yeux de Mars aussi bien que le cœur,
Sa contenance est brave, & menassante, & fiere,
Et comme Merion est tout noir de poussiere.
Celui des ennemis, qui l'ose voir, est seur
De recevoir la mort, s'il ne reçoit la peur ;
Et gaignant le rempart n'evite son espee,
Qui d'occire jamais jamais ne s'est trompee :
Ses coups, tant soient legers, sont tout autant de morts,
Il les pousse & recongne, & jusques sur les bords
Des fossez les abat : sa valeur est gravee
Au sein d'Iphidamas : la campagne pavee
De morts & de mourans, & d'armes & de sang,
Tesmoigne la desfaite & l'effort de son brand.*

*Mais, las ! du haut du mur le feu d'une scopette
D'un plomb fatal & dur lui poussa la tempeste
Dans le front decouvert. De ses armes vestu
Il broncha, comme un pin quand il est abattu
Par les vents ou l'acier d'une dure congnee :
Sa cheute fait un bruit, & sa troupe estonnee
Un long gémissement qui le Ciel estourdit :
Jamais plus pour un jour la France ne perdit.*

*La Buisse son cher frere, à son secours avance,
Las ! non plus au secours, mais bien à la vengeance,
De fureur agité, d'ire, & de desespoir,
Il se porte à la porte, & tuant il fait voir
Que des freres l'amour toute autre amour excède.
Le tourment & le dueil qui son ame possède
Ne se peut commander, il court, & tourne, & vient,
N'a plus souci de rien, de rien se souvient
Que de venger l'injure, ou mourir sur la place,
Tant ceste passion toutes autres efface.
Levant l'espee en haut, d'une esclattante voix,
Qui jette l'espouvante, il cria par trois fois ;
Je vous occirai tous ; & vos murailles fortes,
Vos picques, vos mosquets, vos armes, & vos portes
Ne vous garantiront : Je vous occirai tous,
Et vous ferai tomber victime à mon courroux :
On veid sacrifier par le fier Eacide
Douze jeunes Troyens à l'ombre Menæcide,
Mais je veux à mon frere offrir plus d'ennemis
Que sous un soleil d'Aoust on ne void de formis :
Tant que Clothon d'un seul tournera la fuzes,
Jamais on ne verra ma cholere appaisée :
Non, vous en mourrez tous. Ces propos achevant
Il void ses chers amis le defunct enlevant,
Il les suit, la playe en son ame profonde
Fait qu'un torrent de pleurs de ses yeux se debonde.*

*Belliers son autre frere, ignorant ce malheur,
N'avoit encor receu ce dur trait de douleur ;*

Jusqu'aux portes d'Anton il estoit allé courre,
Et (sçachant que Lion venoit pour le secourre)
Courageux aux desseins & vaillant aux effects,
Avoit pres de Charuis deux cens Maistres defaits
Et suivi jusqu'au bord du Rone sa victoire :
Il retournoit tout plein d'allegresse & de gloire,
Ce beau jour benissant, quand jà voisin de l'Ost
Il void un grand silence, & n'entend presque mot,
De ses pasles amis void les yeux cheuts à terre,
Juge tout aussi tost que le sort de la guerre
A produit quelque esclandre, & de plus pres apprend
La cause de ce dueil : Mais son courage grand,
Invincible aux malheurs, ne tombe ni ne ploye,
Ains les fruicts genereux de sa vertu desploye,
Qui jamais ne relasche & jamais ne defaut :
Tant plus la palme on charge & plus s'esleve en haut ;
Ainsi fait de Belliers, bien qu'au fonds de son ame
Ce cruel accident de cent pointes l'entame ;
Pourtant il ne se rend, ains d'un œil assuré,
Coupant les vains regrets d'un dueil demesuré,
S'aproche, se resout, & les autres console,
D'une voix magnanime, ouvrant ceste parole :
 Il faut donner des pleurs à ceux que le trespas
Sans nul honneur envoye aux ombres de là bas,
Et, qui, cachans leur vie au coin de leur village,
Inutiles vaisseaux ont consumé leur âge :
Mais à toi, frere cher, qui tant & tant de fois
As respandu le sang des haineux de nos Rois,
Qui viens d'en faire un lac ; qui n'eus jamais empreinte
De l'effroyable mort ni l'horreur ni la crainte ;
Il te faut des lauriers, des palmes, & le los
Dont la haute vertu recognoit les Heros.
Toi, qui l'amour du Cieleuz au cœur imprimee,
Toi, qui as plus ta foi que ta vie estimee,
Toi, qui, hors des combats, gracieux & courtois,
La pitié, la douceur en ton ame portois ;

Toi, qui en tes propos constant & veritable,
Tel qu'Aiax Telamon, n'inventas jamais fable :
Toi, la fleur des amis, qui à donner conseil,
La parole, ou l'espee oncques n'euz de pareil :
Toi, qui sçavois domter l'une & l'autre Fortune,
Qui ne cognuz jamais l'avarice importune,
Dont l'esprit relevé n'avoit rien que de grand,
Qui estois tout ensemble & vaillant & prudent ;
Bien que tu meures jeune, & qu'à peine cinq lustres
Fournissent de carriere à tes vertus illustres :
Toutesfois le renom de ton los nompareil
Doit aller & durer autant que le Soleil.
Plustost les bleds naistront sous les vagues profondes,
Et le pere Ocean douces verra ses ondes ;
Plustost dedans son sein l'une & l'autre Ourse ira,
Que la race à venir ta gloire ne dira.

Ce n'est rien que la mort, tout ce qui prend
naissance

A la loi des destins doit ceste redevance ;
Le fort Alcide mesme à la fin la paya,
Et le fils de Thetis au combat essaya
(Quand il occit Memnon) que les fils des Deesses
N'évitent la rigueur des Parques dompteresses :
Les hauts Dieux ont voulu nostre âge limiter ;
Quand le terme est venu nul ne peut l'éviter,
Rien n'est dessous le Ciel exempt de cest outrage,
Tout passe, tout perit, & tout mortel ouvrage
Qui semble defier le passage des ans,
A nos injures cede ou à celles du temps,
Mais d'estendre & de rendre en toutes parts semee
Par actes immortels, sa vive renommee,
Et dessous renverser le silence abattu,
Cest œuvre n'appartient qu'à la seule vertu.

Puisse-je, ô seul espoir jadis de mes pensees,
Suivre comme un crayon tes actions passees :
Puisse-je mourir jeune, en vivant à jamais,

Et toi jouir au ciel d'une éternelle paix.

EXPILLY.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Les poèmes du sieur d'Expilly à madame la marquise de Monceaux

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6554042c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis

1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Tombeau de messire Laurens de Galles, seigneur du Mestral, du Vivier, & de Voiron occis devant la ville de Cremieu, en Feurier 1590.
2. À propos de cette édition numérique